

# LE DERNIER ARBRE



*TIM GAUTREAUX*

# LE DERNIER ARBRE

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR JEAN-PAUL GRATIAS

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre a été édité par Marie-Caroline Aubert.

Titre original : *The Clearing*  
Éditeur original : Alfred A. Knopf, États-Unis  
© Tim Gautreaux, 2003  
ISBN original : 978-1-400-03053-8

ISBN : 978-2-02-108273-9

© Éditions du Seuil, septembre 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Note de l'éditeur :

Il est question de cyprès tout au long de ce roman. Ils n'ont rien à voir avec ceux, de Provence ou de Toscane, que nous connaissons. Les arbres que l'on abat à Nimbus sont des *Taxodium distichum*, désignés en anglais par les mots *bald cypress*, *red cypress*, *Gulf cypress*, *tidewater cypress*, que l'on traduit par « cyprès chauve ». Il est entendu qu'à chaque occurrence du mot cyprès, sans autre précision, il faudra lire cyprès chauve.



*Pour Winborne*





# UN

1923

À l'un des arrêts facultatifs d'une certaine ligne ferroviaire, quelque part en Louisiane, un grand gaillard blond prénommé Jules descendit d'une voiture de voyageurs, au cœur d'un hameau comprenant douze maisons et une petite gare rectangulaire. Il fut le seul voyageur à quitter le convoi, et dès que son pied droit toucha le quai en mâchefer du dépôt, le chef de train ôta le marchepied de sous son talon gauche, les freins pneumatiques lâchèrent un soupir sonore et le train s'ébranla dans un fracas métallique d'attelages qui s'entrechoquent.

Se rappelant les instructions qu'il avait reçues, Jules se dirigea vers le sud en suivant un embranchement envahi d'herbes folles, et il trouva bientôt une locomotive à vapeur Shay<sup>1</sup> attelée à une voiture de service et à cinq wagons plats sans chargement. Le mécanicien se pencha par la fenêtre de sa cabine.

«C'est vous qu'on envoie pour l'expertise?»

Jules posa son sac, leva les yeux vers le mécanicien, puis regarda derrière l'homme les arbres imposants qui sortaient d'une eau noire comme du pétrole.

1. Locomotive à engrenages très utilisée autrefois dans les exploitations forestières, capable de tirer à faible allure des charges importantes avec un maximum de puissance. (Toutes les notes sont du traducteur.)

«Eh bien, voilà qui s'appelle être informé. Je suppose que vous avez un journal, dans cette brousse, qui vous tient au courant, ou peut-être une station de radio à la scierie?»

Le mécanicien donnait l'impression que sur son corps, toute chair inutile avait fondu à la chaleur de sa machine.

«Les nouvelles circulent d'une maison à l'autre, de toute façon.» Il cracha sur l'extrémité d'une traverse. «Ce qui est sûr, c'est que celui qui achètera cette exploitation, il a intérêt à savoir ce qu'il fait.» D'un signe de tête, il indiqua l'arrière du train. «Montez donc dans le fourgon de queue.»

La locomotive partit en marche arrière, s'enfonçant dans une forêt dont les arbres n'avaient jamais été coupés, le vieux fourgon en bois – bricolé avec les moyens du bord pour transporter le personnel – chancelant comme un ivrogne sur des rails qui par endroits s'enfonçaient dans la boue. Après quelques kilomètres, le train quitta les cyprès chauves pour pénétrer dans la lumière fuligineuse d'une exploitation forestière, et Jules descendit en marche du wagon aux planches disjointes protestant à chaque cahot, tandis que celui-ci poursuivait son errance tel un nuage produisant un grondement de tonnerre assoupi. Examinant l'entreprise, il constata qu'elle était plus importante que celle du Texas dont il venait de superviser la fermeture et que déjà la rouille condamnait à l'oubli, abandonnée au milieu de trois mille hectares de souches de pins suintant de résine. La scierie neuve qu'il avait sous les yeux était constituée de nombreuses structures en planches grises munies de toits de tôle, reliées entre elles selon une logique dictée par la végétation : depuis l'unité de sciage, d'une hauteur impressionnante, partait l'atelier de rabotage, sur lequel étaient greffés le bâtiment des chaudières et plusieurs hangars bas abritant le bois d'œuvre dont le façonnage était terminé. Jules resta un moment au milieu d'une mare brunâtre et nauséabonde, cherchant vainement du regard un terrain sec, puis il se pencha pour glisser ses bas de pantalon à l'intérieur de ses bottes. Alors qu'il se redressait, il vit sortir par la porte

de derrière d'une bâtisse recouverte de bardeaux un homme en chemise blanche et gilet qui se dirigeait vers lui. Quand il ne fut plus qu'à une soixantaine de mètres, Jules comprit à l'étoile qu'il portait que ce n'était qu'un constable ; il venait voir quelle sorte d'intrus s'aventurait dans la propriété privée que constituait cette partie de la forêt. Derrière le représentant de la loi, la scierie rongeaient les arbres, des jets de vapeur s'élevaient très haut par-dessus les toits grêlés par les scories puis dérivèrent vers l'ouest, traînant derrière eux leurs ombres chargées de suie d'un bord à l'autre de la clairière. Une soupape de sûreté s'ouvrit en rugissant sur le toit du bâtiment des chaudières, un homme hurla un ordre du côté du bassin à grumes, tandis qu'un attelage de huit mulets harcelés par les mouches, au pelage blanchi d'écume, tirait un traîneau surchargé de blocs de bois destinés à garnir la réserve de combustible. Jules regarda sa montre. Il restait trente minutes avant la pause du déjeuner, et tous les ouvriers en service travaillaient jusqu'au coup de sifflet.

Le constable, un homme au visage grave, large d'épaules, s'approcha lentement.

« Qu'est-ce qui vous amène ici ? »

Il repoussa son Stetson et fixa Jules, le visage impassible, comme un idiot ou un homme distrait au point d'oublier de maîtriser le regard qu'il portait sur les gens.

« J'ai rendez-vous avec le patron pour examiner quelques chiffres. »

Jules tendit la main pour serrer celle du policier, mais il la lâcha dès qu'il put le faire sans paraître vexant, se disant que si un cadavre pouvait donner une poignée de main, c'est à cela qu'elle ressemblerait.

« Quelques chiffres », répéta l'homme, comme si ces mots revêtaient dans son esprit une signification particulière. Derrière lui retentirent un cri étranglé et la détonation d'un pistolet de petit calibre, sèche comme un coup de fouet, mais il ne se retourna pas.

Jules monta sur une traverse.

« On m'a chargé de superviser de près la scierie Brady, dans l'ouest du Texas, jusqu'au dépôt de bilan le mois dernier. Le propriétaire, ma foi, il vit dans le Nord, et il m'a fait prévenir que je devais aller en Louisiane à la recherche d'une nouvelle parcelle de forêt. Deux, peut-être, si elles sont petites. » Au loin, trois hommes qui se battaient tombèrent en même temps, déboulant par la porte de ce qui devait être, devina Jules, le saloon de l'exploitation forestière. « C'est ma huitième scierie en autant de jours.

– Moi aussi, je vivais dans le Nord, autrefois », fit le constable. Il pivota pour jeter un bref regard à l'échauffourée, puis se retourna de nouveau vers Jules.

Ce dernier remarqua de quelle façon il se tenait, les mains dans les poches et les pouces s'agitant comme les oreilles d'un cheval.

« Eh bien ça, alors ! dit-il. Mais qu'est-ce que vous faites dans le Sud, parmi les alligators ? »

Sur la galerie du saloon, deux des hommes liaient les mains du troisième derrière son dos : l'un serrait le nœud, l'autre le plaquait au sol, pesant sur ses épaules avec ses genoux.

« Le bureau du directeur, c'est la porte rouge, là-bas, dans le bâtiment principal.

– Dites-moi, pourquoi est-ce que vous ne... ?

– Excusez-moi. »

Le représentant de l'ordre se dirigea vers la bagarre, prenant le temps de contourner une vaste mare de boue, et Jules le suivit sur une centaine de mètres, marquant une halte dans le rectangle d'ombre que projetait l'économat. Au saloon, deux hommes, portant des casquettes de laine foncée et des costumes qui collaient à leurs silhouettes comme la peau d'un chien, descendirent de la galerie le type aux mains liées qui hurlait à pleins poumons et le transportèrent en direction du bassin. Le constable les ratrapa au moment où ils escaladaient la digue. C'est à peine si Jules l'entendit leur dire : « Stop ! »

L'un des deux hommes, bâti comme une barrique, sa poitrine velue visible sous sa veste, fit un geste pour désigner l'étendue d'eau.

« On va lui apprendre à nager, à ce salopard ! lança-t-il. Il a une ardoise de cinquante dollars, et il est pas capable de la rembourser. »

Le type aux poignets ficelés, un scieur robuste en salopette, plia les genoux et s'assit par terre.

« Monsieur Byron, ces deux Macaronis, ils veulent me noyer.

– Mais non, fit le gros. On va seulement le regarder faire des bulles, et puis on le repêchera. Pas vrai, Angelo ? »

Son comparse était mince, la bouche remplie de dents plantées de travers ; pour toute réponse, il tordit d'un demi-tour supplémentaire le col de la chemise en toile que portait le scieur.

« Lâchez-le.

– Ça m'étonnerait », répliqua le pansu, et d'un seul mouvement le constable plongea la main sous son gilet, en sortit un gros Colt qu'il abattit comme une hachette sur le crâne du bonhomme, et termina le travail en le bousculant de l'épaule et du dos. Jules se rapprocha du mur de l'économat, et même à cette distance il vit un jet de liquide d'une couleur cuivrée jaillir par saccades à travers le pantalon foncé alors que l'homme tombait sur le flanc et roulait comme un baril de pétrole jusqu'au bas de la digue. Le maigre aux dents de travers s'écarta du scieur et montra ses mains vides.

Au-dessus de Jules, sur la galerie de l'économat, un commis se mit à chasser à coups de balai les mottes de terre laissées par les bottes des visiteurs. Il jeta un regard en direction du bassin.

« Tiens ! » fit-il, comme s'il avait repéré un petit nuage gorgé de pluie qu'il ne s'attendait pas à voir.

« Un léger incident. »

Le balai maintint sa cadence.

« Il devrait savoir qu'il vaut mieux ne pas les assommer, ces Ritals », dit-il en se tournant pour nettoyer le devant de la galerie.

Jules porta une main à son menton et regarda le scieur se relever et tendre ses liens au couteau du constable. Il pensait aux lettres qu'il avait échangées au fil des ans avec un homme qu'il n'avait jamais rencontré, le propriétaire invisible de cette scierie du Texas à présent défunte.

«Ce flic, quel est son nom de famille ?

– Vous êtes qui, vous, pour demander ça ?

– Je suis celui qui décide si cette scierie sera rachetée ou non. »

Le balai cessa son chuchotement soyeux.

«C'est vous l'expert dont ils annonçaient la venue ? Ma foi, si vous regardez tout autour, vous verrez des arbres, mais les types qui font tourner l'entreprise sont bien incapables de la vendre. Ils cherchent à droite et à gauche et ils envoient des télégrammes partout, mais ils n'arriveraient pas à vendre des cordes de harpe au paradis. »

Jules regarda directement le commis, un homme pâle aux bras squelettiques.

«Dites-moi son nom. »

Le commis arracha un chewing-gum des crins de son balai.

«Aldridge. »

Jules regarda de nouveau le bassin à grumes, où le plus mince des deux hommes, Angelo, était accroupi près de son comparse, dont il giflait les bajoues ensanglantées.

«Vous pensez que votre directeur se trouve dans son bureau, en ce moment ?

– Il ne pourrait pas être ailleurs. La semaine dernière, il est tombé de cheval et s'est cassé le pied. »

Le commis donna un dernier coup de balai et entra dans la pénombre sirupeuse de l'économat tandis que Jules se dirigeait vers cette stridence tonitruante qu'était la scierie.

À la tombée de la nuit, après avoir examiné le compte des ventes, les cartes, les factures, le livre de paie, les commandes en attente, et la scierie elle-même en fonctionnement, Jules remit

son chapeau et se rendit chez le constable, bien content d'avoir chaussé ses vieilles bottes de cheval tout éraflées. Vers la fin de l'après-midi, une pluie d'orage avait transformé la cour de la scierie en une mare boueuse pareille à un miroir, où se croisaient les reflets des hérons et des corneilles. La scierie perdait de l'argent, mais uniquement parce qu'elle était dirigée par un ivrogne de l'Alabama ; financièrement, c'était une poire juteuse prête à être cueillie.

Le site lui-même, baptisé Nimbus, bien que ce nom n'apparût nulle part, se composait de sentiers bordés de broussailles qui serpentaient entre des souches aussi larges que des citernes. Les divers contremaîtres et le représentant de la loi logeaient dans une rangée de vastes maisons en bois brut, non loin de la voie de chemin de fer.

Jules leva la tête, intrigué par une petite musique anodine, des notes de guitare errant sur le sentier – on aurait dit des gouttes de pluie martelant un monceau de boîtes de conserve vides. Il y reconnut le son affadi produit par un phonographe Victrola, derrière la porte grillagée de la maison du constable. Quant à l'homme, il était assis sur la galerie, dans un fauteuil au siège en peau. Derrière lui, un soleil pourpre baissait sur l'horizon, et il gardait les yeux fermés sous son chapeau taché. S'approchant de quelques pas, Jules tendit l'oreille. Il prêta attention aux paroles pleurnichardes, une histoire de jolie petite cabane en bois au milieu des pins où une maman attend, les bras grands ouverts. Les globes oculaires du constable bougeaient sous ses paupières comme des créatures des profondeurs, mais pas au rythme de la musique ; Jules avait du mal à concilier la chansonnette à l'eau de rose avec la violence de l'après-midi. Il toussa.

« Je sais que vous êtes là », fit l'homme sans ouvrir les yeux.

Jules ôta son Stetson.

« C'est vraiment quelque chose, cette musique.

– J'essaie de remonter dans le temps pour l'entendre comme autrefois, dit le constable d'une voix calme.

LE DERNIER ARBRE

– Pardon ?

– Cette chanson. Avant, elle avait pour moi un sens bien précis. À présent, je lui en trouve un autre. »

À l'intérieur de la maison, la musique se tut et le disque s'arrêta avec un déclic.

Jules remit son chapeau imbibé de sueur, et regarda l'homme par-dessus la rambarde en bois teinté d'or par le soleil couchant. La photographie qu'il avait vue était celle d'un homme plus jeune, mais il était bien en présence de celui dont il recherchait la trace depuis des années.

« Les choses changent quand tourne cette vieille horloge », dit-il.

Lorsque Byron Aldridge rouvrit les yeux, ce furent ceux d'un grand cheval qui s'étrangle dans deux sous de fil de fer pour clôture.

« Est-ce que je durerai assez longtemps pour les voir redevenir comme avant ? »



## DEUX

Quand le télégramme arriva au bureau de Pittsburgh, Randolph Aldridge le lut, puis regarda par la fenêtre comme s'il pouvait voir les milliers de kilomètres de fils de cuivre couverts d'oiseaux qui avaient transmis cette information depuis La Nouvelle-Orléans. Ce qui l'intéressait dans la télégraphie, c'était la façon dont elle rétrécissait la planète et détruisait ses mystères, les bons comme les mauvais.

Jules Blake, un employé, avait retrouvé son frère Byron. Randolph en informa son père, Noah, et lorsqu'ils examinèrent les autres messages arrivés au cours de la journée, ils décidèrent d'acheter l'exploitation Nimbus, avec le frère et tout le reste. La semaine suivante, dans la vaste demeure du père située juste au-delà de la zone où retombait la suie crachée par les cheminées d'usine de la ville, ils entrèrent dans le grand salon et ils déployèrent une carte sur une table.

« Tu pourras rester là-bas trois ou quatre mois, lui dit son père. Le temps de remettre les choses en ordre et de convaincre ton frère de revenir.

– Ce sera dur pour Lillian, dit Randolph.

– Ramener Byron à la maison compensera ce sacrifice. » Noah se pencha sur la carte pour l'examiner de plus près. « Une bonne épouse le comprendra.

– Et que se passera-t-il pour City Mill ? »

Randolph songeait à la scierie flambant neuve dont son père lui avait confié la direction, une exploitation de taille modeste mais moderne, spécialisée dans le bois de feuillus, parcourue d'allées goudronnées, en réalité un village d'entreprise parsemé de petites maisons blanches, équipé de moteurs électriques, de chaudières à combustion propre alimentées à l'anthracite, où le titre de directeur avait autant de poids que celui de maire ou de juge.

« Tu as fait un si bon travail, là-bas, que la scierie peut tourner toute seule pendant un moment. » Son père leva les yeux vers lui comme pour déceler sur son visage l'ombre d'un moindre doute. « Souffrir dans le Sud, cela t'apprendra à apprécier ce que nous avons ici. »

La souffrance, Randolph en avait beaucoup entendu parler, mais il n'en avait jamais fait personnellement l'expérience, et il ne tenait même pas compte des récits de son père sur les dures années de sa propre jeunesse. C'était son grand-père qui avait fondé l'entreprise, commençant à travailler après la guerre de Sécession avec un moteur à vapeur de troisième main, qui débitait des traverses de chemin de fer pour honorer des contrats du gouvernement. Randolph se pencha sur la large table en acajou et posa son verre de cognac sur un coin de la carte. Au sud de cette scierie en Louisiane se trouvait une zone d'un vert spongieux, un marais peuplé de cyprès chauves exploré surtout par les serpents, et plus au sud encore, une mince frange de marécage non loin des eaux bleues du golfe. À quarante kilomètres à l'ouest de Nimbus, la carte montrait une ville sur laquelle ils s'étaient renseignés, un endroit baptisé Tiger Island où l'alcool coulait à flots – un port sur la rivière Chieftan et un modeste nœud ferroviaire. Vers l'est, à quelque trente kilomètres de l'exploitation forestière se trouvaient la ville de Shirmer et les plantations de canne à sucre de la région de Terrebonne. Droit au nord, à huit kilomètres, il y avait une halte minuscule sur la ligne Southern Pacific nommée Poachum, et au nord de celle-

ci, cent dix kilomètres de terres inhabitées que seules visitaient les équipes de géomètres préparant leur destruction, car elles étaient riches en pétrole, en bois, en gaz naturel, en sulfure et en animaux à fourrure.

Randolph avait lu le rapport de Jules, truffé de fautes d'orthographe mais fort détaillé. Il savait que ce pays regorgeait d'immenses cyprès chauves, aux troncs imputrescibles et résistant aux termites, donnant un bois au grain incomparable, des arbres dont le pied atteignait trois mètres de diamètre, prêts à être débités en planches qui survivraient trois cents ans aux banquiers, aux avocats assis sur la terrasse de leur chalet au bord d'un lac pour humer les douces senteurs poivrées des arbres arrachés à la terre afin de pourvoir à leurs loisirs. Randolph posa l'index sous Poachum, mais il ne parvint pas à se représenter ce territoire pareil à une éponge et à la végétation si dense, ni à imaginer son frère, en un tel lieu, représentant la loi et se faisant des ennemis à la lisière du monde. Il prit son verre et en but une gorgée.

« C'est faire d'une pierre deux coups. Une bonne scierie et Byron en même temps. »

Son père se redressa et ôta ses lunettes.

« J'ai donné des instructions pour que l'achat de la scierie ne s'ébruite pas dans ce campement avant ton arrivée. »

– Vous pensez que Byron prendrait la fuite ?

– C'est ce qu'il fera s'il apprend la nouvelle avant que tu ne frappes à sa porte. » Son père lui toucha brièvement l'épaule comme aurait pu le faire un serveur de restaurant. « Tu es le seul qui puisse le ramener parmi nous. Il ne faut pas que tu l'oublies. »

– Ma femme...

– Tu es le seul », répéta le vieil homme, qui lui tourna le dos et quitta la pièce.

Randolph s'approcha du piano et plaqua un accord de *do*. Son frère aîné était cultivé, grand, séduisant, et malgré une disposition oscillant entre une allégresse débordante et une morosité paralysante, tout le destinait à reprendre la direction des scieries

et des exploitations forestières de la famille. Puis il était parti à la guerre, dont il était revenu ni allègre ni morose, mais avec l'air hagard d'un chien empoisonné, incapable de toucher qui que ce soit ou de parler plus de quelques secondes sans se retourner lentement pour regarder par-dessus son épaule. Sur la cheminée, Randolph voyait le portrait sépia d'un jeune homme aux cheveux bruns coiffés avec une raie sur le côté, un garçon au regard vif qui semblait posséder ce don propre aux hommes politiques de savoir parler à des inconnus et les mettre à leur aise. À son retour de France, Byron ne pouvait s'adresser aux gens qu'en braquant sur eux des yeux hallucinés, parfois pris par une panique qui le faisait frémir, comme s'il craignait qu'ils ne se transforment soudain en torches vivantes. Vers la fin de l'année 1918 il s'était engagé dans la police de Pittsburgh, son père éprouvant honte et colère à voir son fils aîné choisir de se colleter avec les voyous de la ville et la racaille des usines plutôt que de travailler dans l'entreprise familiale.

Six semaines plus tard, Byron disparaissait, et Randolph se vit confier la tâche de le rechercher, mais aucun des enquêteurs qu'il engagea ne repéra la moindre piste.

Lorsqu'en 1919 des lettres commencèrent à arriver en provenance de Gary, Indiana, son père demanda à un détective de le retrouver – sans succès. Deux mois plus tard, une carte postale arriva de Cap-Girardeau, Missouri, puis un bref message d'une seule phrase de Heber Springs, Arkansas. Ensuite vint un long silence pendant lequel la famille ne put parler de lui qu'en usant des formules polies réservées aux dîners du dimanche ou des jours de vacances. En 1921, en un paragraphe rédigé au Kansas, Byron les informa qu'il s'était engagé dans la police et travaillait comme gardien de prison, puis il envoya un petit mot écrit au crayon depuis un autre endroit du Kansas situé encore plus à l'ouest, et un autre le mois suivant d'une ville du Nouveau-Mexique qui n'apparaissait sur aucune carte. Après quoi, et depuis un an maintenant, ils n'avaient plus reçu la moindre nou-